Ami du Clergé du 14 février 1929

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cinq minutes d'Evangile. — XIV. *1er Dimanche de Carême :* La tentation, 97. — XV. *2e Dimanche :* Thabor et Calvaire, 98. — XVI. *3e Dimanche :* Péché, Conversion, Rechute, 99.

Retraite pascale à des femmes SUR QUELQUES SCÈNES FÉMININES DE L'EVANGILE. — I. La fille de Jaïre, modèle de pénitence, 100 — II. Marie-Madeleine, modèle de ferveur, 104.

Aux Enfants de Marie. — XIII. L'apostolat au foyer, 108.

Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — IX. Départ de Vaucouleurs, 109 — X. De Saint-Urbain à Chinon, 111.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XIV

1er DIMANCHE DE CARÊME : *La tentation*

Quel sujet d'étonnement de voir Notre-Seigneur soumis aux humiliantes conditions des tentations vulgaires ! — Un mot de S. Paul répond à tout : « Il nous fallait un Pontife saint, immaculé, mais qui connût comme nous les tentations et les misères de notre nature, tout, excepté le péché. »

Apprenons de notre Maître *comment le démon nous tente* et la *manière de lui résister.*

I

Pour nous vaincre, le démon *attaque un point faible, avec prudence, avec persévérance.*

1° Il *attaque un point faible.* Notre-Seigneur vient d'observer pendant quarante jours un jeûne rigoureux. Il a faim. La faim, c'est, pour ainsi dire, le point faible de Jésus-Christ à cet instant, et Satan profite des souffrances qu'il endure pour lui dire : « Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres deviennent des pains. »

La tactique du Malin est la même contre nous. Lumineuse intelligence, le démon connaît notre côté vulnérable. Pour les uns c'est l'orgueil, pour les autres le besoin d'affection ; pour celui-là c'est l'ambition, pour celui-ci la gourmandise ; pour tel autre l'amour de l'argent, le désir de vengeance, que sais-je ? C'est par là qu'il essaie de s'insinuer en nous, et de plus il choisit le moment précis où ses coups ont plus de chance de nous faire tomber.

2° Il se glisse aussi *avec une redoutable prudence.* Le but du démon, c'était de se faire adorer par Notre-Seigneur, mais il est trop habile pour se démasquer dès la première escarmouche. Il procède par une gradation qui dénote une science consommée. Ce qu'il propose à Jésus n'a rien en soi de répréhensible : qu'y a-t-il de plus légitime que d'apaiser sa faim ?

Ainsi, dit S. Thomas, le diable se garde bien de présenter aux âmes spirituelles les péchés graves du premier coup ; c'est peu à peu, en commençant par les fautes légères, qu'il les conduit aux chutes plus profondes. Et de fait, si nous avons quelquefois faibli, remontons à l'origine de nos fautes. Qu'y trouvons-nous ? Rien ou presque rien. Une curiosité, un regard, une parole qui étaient une faute vénielle. Satan d'ailleurs n'a pas insisté pour le moment. Nous l'avions écouté, nous étions déjà sa proie et il nous avait passé au cou l'anneau qui nous rivait à lui.

3° Le démon *s'obstine avec une énergie inlassable.* Vaincu par Jésus, il ne se décourage pas. Il élève le Sauveur jusque sur le pinacle du temple. Repoussé encore, il ne se rebute pas, il le transporte sur le sommet d'une montagne d'où il lui montre, dans une sorte de fantasmagorie, tous les royaumes du monde et leur gloire. Cette fois il doit s'éloigner, mais non pas d'une manière définitive : « pour un temps, » dit l'Evangile.

Ainsi, quand nous sommes sortis victorieux d'une tentation, gardons-nous encore en défiance. Le démon revient sans cesse à la charge, et s'il ne peut prendre notre âme d'assaut, il garde toujours l'espoir de la prendre par la fatigue.

II

Nous venons de voir les procédés du démon, sa tactique dans l'attaque. Voyons maintenant comment nous pouvons lui résister. « Jésus notre général, dit S. Augustin, a daigné se laisser tenter pour apprendre à ses soldats à combattre et à vaincre le grand ennemi. » Et voici comment il a procédé : Jésus *s'est préparé au choc par la mortification.* Il *repousse aussitôt le démon.* Il *prie.* Il *ne se trouble pas.*

1° Jésus *s'est préparé* à la tentation. Il a jeûné pendant quarante jours avant de permettre au démon de s'approcher de lui. C'est donc par la mortification que nous devons nous préparer à lutter contre l'Esprit du mal. — Quelles mortifications ferons-nous ? Mais celles qui sont à notre portée : une vie un peu mâle et austère, le retranchement de choses futiles qui nous plairaient, l'habitude du sacrifice, la vigilance sur nos sens, la retenue de nos regards, le travail, dont S. Jean Chrysostome a dit qu'il est « le bouclier du cœur. » Si nous sommes fidèles à ces mortifications quotidiennes, nous serons prêts à soutenir la lutte.

Mais si nous recherchons une vie douce et facile, si nous aimons nos aises ; si nous voulons tout lire, tout voir, tout connaître ; si nous nous laissons aller à la rêverie, à la nonchalance, avant toute lutte nous sommes perdus.

2° Jésus-Christ s'est préparé ; la tentation arrive ; que fait-il ? *Il repousse aussitôt le démon.* Il n'entre pas en conversation ou en discussion avec lui, il le congédie sans retard, d'une sentence de la Sainte Ecriture. « Nous triomphons plus facilement de l'ennemi, dit l'*Imitation,* si nous le repoussons dès qu'il frappe à la porte ; c'est ce qui a fait dire à un ancien : Opposez-vous au mal dès le principe, le remède vient trop tard lorsque le mal s'est accru par de longs délais. »

Il existe un petit animal que les naturalistes ont nommé l'argonaute. Il habite une mince coquille

roulée en spirale et qui a l'air d'une chaloupe. Quand la mer est calme, l'argonaute glisse doucement à la surface, employant six de ses tentacules comme rames et relevant, dit-on, les deux autres pour en faire des voiles. Mais quand les vagues s'élèvent ou quand le pêcheur apparaît, l'argonaute replie tous ses bras dans sa coquille et plonge au fond de l'eau.

Faisons comme l'argonaute. Quand l'orage menace, n'attendons pas que le démon nous saisisse. Rentrons en nous-mêmes. Fermons nos sens, notre imagination, notre cœur et plongeons-nous, par la prière, dans l'océan infini du Cœur de Jésus.

3° *Jésus-Christ prie.* Il avait déjà prié pendant les 40 jours de sa retraite ; mais, à l'heure même de la tentation, il oppose au démon les paroles de la Sainte Ecriture qui sont encore une prière. — Persuadons-nous bien que seuls nous ne pouvons pas résister. « Si le Seigneur lui-même n'est pas le rempart de la cité, lisons-nous au psaume 126, c'est en vain que veillent et que travaillent ceux qui l'ont construite. » Prions donc *avec persévérance,* car il ne s'agit pas de conserver une vie périssable, mais la vie de notre âme, qui est la vie éternelle. Prions *avec confiance,* car Dieu n'est jamais plus disposé à nous secourir que quand nous souffrons et que nous luttons pour lui rester fidèles et lui garder notre cœur.

4° *Jésus ne se trouble pas de la tentation.* Il se laisse saisir et transporter par le démon, car il sait que celui-ci ne peut lui faire aucun mal. Le calme est indispensable pour toute lutte et le trouble commence la défaite. Pour conserver ce calme, il importe de savoir que la tentation n'est pas un péché, quelles qu'en soient la durée et la violence. Si le démon fait si grand tapage à votre porte, c'est qu'il n'est pas installé chez vous, disait le saint Curé d'Ars. Combien d'âmes bien disposées ont cédé aux suggestions du démon parce qu'elles croyaient déjà être coupables alors qu'elles n'avaient été que troublées !... Gardons-nous donc de toute inquiétude et de tout découragement. Soyons heureux plutôt des assauts du démon : il nous attaque parce qu'il voit en nous un commencement d'image de Jésus-Christ.

* *

L'Evangile nous dit qu'une fois le démon repoussé définitivement par Jésus, les anges s'approchèrent de leur Maître et le servirent. Ainsi, après la victoire, nous trouverons la paix, non pas *l'absolue,* car le démon ne renonce jamais à la lutte, mais une paix *relative,* prélude de la paix stable et bienheureuse que Dieu réserve à ceux qui l'aiment et qui auront bien combattu ici-bas. Ainsi soit-il.

XV

2e DIMANCHE DE CARÊME : *Thabor et Calvaire*

C'est le soir, Jésus arrive au pied d'une montagne. (On croit généralement qu'il s'agit du mont Thabor, situé en Galilée, entre Nazareth et le lac de Tibériade, non loin de Cana où Jésus fit son premier miracle). Le Sauveur laisse les apôtres chercher un abri pour la nuit. Il ne garde avec lui que Pierre, Jacques et Jean son frère. Avec eux il gravit les pentes de la petite montagne.

Arrivé au sommet, il se met en prière. Alors les clartés célestes inondent sa chair, son visage devient éblouissant comme le soleil, son vêtement lui-même rayonne d'une blancheur éclatante comme celle de la neige.

Deux enseignements peuvent se tirer de cette page d'Evangile : 1° Jésus conduit ses apôtres au Thabor pour les préparer au Calvaire ; 2° C'est par le Calvaire que nous devons aller au Thabor.

I

Pierre, Jacques et Jean, fils de Zébédée, se distinguaient tous trois par leur amour extrême pour Notre-Seigneur, et leur influence déterminait ordinairement les dispositions morales des autres apôtres. Aussi Jésus les préférait-il ; c'étaient ses amis de cœur, ses privilégiés. Il les retenait auprès de lui dans les grandes circonstances. C'est en leur présence qu'il ressuscita la fille de Jaïre. Plus tard il les prendra pour témoins de son agonie au jardin de Gethsémani.

Bientôt les apôtres verront Jésus brisé de douleur, couvert de sang, humilié comme un homme de rien, condamné comme un criminel, crucifié entre deux voleurs, demandant à son Père, avec un cri de détresse, pourquoi à l'universel abandon des hommes vient se joindre l'abandon de Dieu. — Mais avant de les soumettre à cette rude épreuve, Jésus veut les encourager, les fortifier, les prémunir, sinon tous, du moins les plus intimes sur qui il comptait pour soutenir les autres.

C'est pourquoi il leur accorde un dernier secours, il leur découvre un rayon de sa gloire, de sorte que, quand il mourut sur la croix, ils durent se ressouvenir qu'ils l'avaient vu précédemment environné d'une splendeur divine, et conclure de là que, s'il souffrait, c'était non point par son impuissance, mais de son plein gré et par un effet de son amour pour les hommes.

II

Jésus conduit les apôtres au Thabor pour les préparer au Calvaire, et nous avons ajouté : c'est par le Calvaire que nous devons aller au Thabor, c'est-à-dire au ciel.

Combien de chrétiens cherchent à séparer ces deux grands mystères ! On est séduit par les illusions d'une vie commode, d'une dévotion facile ; on remplit les devoirs essentiels de la vie chrétienne, mais on ne veut pas entendre parler de pénitence et de mortification. On veut de la piété, mais une piété qui s'allie avec la recherche de ses aises. Nous voulons bien être le compagnon de Jésus à sa table, mais nous refusons de boire le calice de sa Passion.

Parfois, quand nous jouissons d'une paix intérieure qui est un avant-goût du paradis, quand une piété sensible réjouit notre cœur, le service de Dieu nous plaît, la religion nous apparaît belle, divine, nous chantons ses bienfaits, et comme S. Pierre nous disons : « Il fait bon d'être ici, établissons-y notre tente. » Mais vienne l'épreuve, la douleur sous

toutes ses formes ; notre élan religieux tombe comme la flamme d'un feu de paille, et nous contemplons avec regret les plaisirs du monde que notre religion nous interdit.

Nous commettons la même erreur que l'apôtre, qui voulait l'union avec Dieu par la voie douce des consolations, le bonheur avant la peine, la récompense avant le travail.

En réalité, la vie humaine, et surtout la vie chrétienne, est un combat, et le bonheur *continu* n'est pas le lot de cette terre. Il faut marcher, il faut suivre Jésus qui nous entraîne au Calvaire où se fait la Rédemption : « Si vous voulez venir avec moi, nous dit Jésus, il faut que vous me suiviez en portant votre croix. De même que j'ai dû pâtir pour entrer dans la gloire, vous devez gravir, vous aussi, les chemins ardus de la pénitence et du devoir pour me rejoindre au ciel. »

* *

Mes frères, la vie est une épreuve, un effort, un sacrifice. On ne va pas au ciel sans qu'il en coûte. On n'est sauvé que par la croix, et nul ne sera transfiguré avec Jésus s'il ne souffre avec lui.

C'est l'enseignement qui nous vient du Thabor comme de tout l'Evangile. Sachons nous en souvenir toujours pour sanctifier nos peines dans cette vallée de larmes. Ainsi soit-il.

XVI

3e DIMANCHE DE CARÊME : *Péché, Conversion, Rechute*

« Lorsque le fort armé garde l'entrée de sa maison, dit le Sauveur, tout ce qu'il possède est en sûreté. Si un plus fort survient et triomphe de lui, il emportera toutes les armes dans lesquelles il se confiait et distribuera ses dépouilles.

« Mais lorsque l'esprit immonde sort d'un homme, il erre dans les lieux arides, cherchant le repos, et, ne le trouvant pas, il dit : « Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti, et revenant, il la trouve purifiée et ornée. Alors il s'en va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. »

Au sens littéral, cette allégorie est, selon les interprètes, un résumé parfait de l'histoire du peuple juif. Mais au sens moral, le seul qui nous intéresse, elle nous révèle l'état d'une âme 1o *qui tombe*, 2o *qui se relève*, 3o *pour retomber encore*.

I

Etat d'une âme qui tombe. — Lorsque, malgré les secours que la religion met à notre service, nous commettons un péché grave, Dieu s'éloigne de notre âme qui devient, pour ainsi dire, un bien vacant. Le démon, qui au dire des commentateurs est représenté par le fort armé, s'en empare et, selon la forte image de l'Evangile, il se tient en armes à l'entrée et, dans cette demeure qu'il possède, tout est en paix, de cette paix lugubre qui est celle des ruines et de la mort.

Tout est ruine, en effet, dans l'âme du pécheur. L'âme est saccagée, comme les moissons après l'orage, comme ces villages qui furent naguère la parure de notre sol de France et qu'aujourd'hui leurs tristes habitants contemplent avec larmes et ne reconnaissent plus.

Mais je me trompe : les ruines gardent encore quelque trace de l'ancienne prospérité, tandis que l'âme pécheresse, au contraire, ne garde aucun vestige de ce qu'elle était quand Dieu la sanctifiait par sa présence. Tous les mérites de son passé sont morts. Toutes les bonnes œuvres de son présent sont perdues pour l'éternité. Innocence et candeur des jeunes années, luttes généreuses de l'adolescence, mâles vertus de l'âge mûr, prières, aumônes, sacrifices, travail, souffrances : tout cela est mort, tout cela ne sert pas plus pour le ciel que le néant lui-même.

C'est sur ces ruines, c'est sur cette mort, sinistre avant-courrière de la mort éternelle, que veille le fort armé, pour empêcher, de toutes ses forces, la grâce de rentrer dans nos âmes.

II

Etat de l'âme qui se relève. — Heureusement, m. f., le démon n'est pas le plus fort. Une faiblesse a éloigné de nous le Dieu très bon ; un cri de repentance le rappelle. Il arrive au plus vite, chasse l'ennemi, le dépouille et tout aussitôt il répare les ruines. Le magnifique cortège de nos mérites passés rentre avec lui. Mieux encore, il redonne la vie aux terres de notre âme que la mort avait desséchées et les prépare à une nouvelle germination de vertus et de bonnes œuvres. On croirait assister à une de ces féeries, que nous racontaient nos grands-mères, où la présence d'un Prince Charmant dissipait les maléfices et délivrait les victimes des mauvais génies.

Enfin, pour consommer la restauration de l'âme, Dieu lui donne la paix, la vraie paix, non plus cette paix lugubre et morne qui est la paix des tombeaux, mais cette paix harmonieuse qui remplit l'âme d'allégresse.

III

Etat de l'âme qui retombe. — Qu'il serait bon pour nous de conserver cette paix ! Mais hélas ! le démon vaincu ne renonce pas à la lutte. Chassé d'une âme, dit l'Evangile, il erre dans les lieux arides, cherchant le repos, et ne le trouvant pas il se dit : « Je retournerai dans la maison d'où je suis sorti. » Il revient et voit cette pauvre âme purifiée de ses souillures et ornée de grâces. Alors, plus que jamais rempli d'une haine jalouse, il se prépare à de nouvelles hostilités.

Il exalte notre imagination, il stimule nos sens, il surexcite nos convoitises. Il donne aux créatures je ne sais quels charmes funestes qui nous ensorcellent. — *A ceux qui souffrent* des misères de ce monde, il inspire le mécontentement, la jalousie et la haine contre ceux qui possèdent. — *A ceux qui ont le nécessaire* il persuade que rien d'agréable ne doit leur manquer, qu'il n'y a d'autre idéal à poursuivre ici-bas que de se bâtir un petit nid bien chaud, loin des vents et des frimas, pour s'y endormir dans le bonheur sans regarder plus loin. — *A tous* il persuade d'affronter des occasions dangereu-

ses pour notre foi et pour notre vertu. « Ne te sens-tu pas fort de tes convictions, dit-il, fort de ton sentiment de l'honneur, fort surtout de ton ferme dessein de ne pas offenser Dieu ? Va donc, lis ces journaux, ces revues, ces livres suspects. Ecoute ces conversations où la pudeur et surtout la charité sont à chaque instant offensées. Fréquente ces compagnies qui ont fait autrefois sur toi de mortelles impressions. Va donc, va ! Pourquoi te condamner à de méticuleuses précautions qui assombrissent ta vie et qui paralysent ta généreuse activité ? »

Tel est le langage de l'ennemi de notre salut. Si l'âme chrétienne ne résiste, il va chercher sept autres esprits plus méchants que lui. A tout prix il veut la victoire, car il est l'*Esprit superbe* qui hait l'humiliation de la défaite, l'*Esprit pervers* dont tous les dons sont tournés vers le mal, l'*Esprit jaloux* qui sait que l'humanité est destinée à combler les vides que sa défection et celle des siens a creusés dans les cieux.

Quelle lutte, m. f., et comme nous avons besoin de nous rappeler la parole du Sauveur : « Veillez et priez afin que vous n'entriez pas en tentation ! » Car si, par suite de notre indolence ou de notre présomption, l'Esprit impur, avec son abominable escorte, revient prendre possession de notre âme, notre état, dit le Seigneur, « devient pire que le premier. »

Considérons, en effet, un convalescent échappé à une maladie qui l'avait conduit aux portes du tombeau ; s'il commet une suite d'imprudences, il retombe dans une maladie plus dangereuse que la précédente. Ainsi le pécheur récidiviste retombe dans un état plus fâcheux que celui dont il a été délivré.

* *

Donc, m. f., *si nous sommes justes*, écoutons ce que nous dit l'Apôtre : « Que celui qui est debout prenne garde de tomber. »

Si nous sommes pécheurs, rappelons-nous que le chemin du ciel n'est pas une voie large, aux abords riants, mais un chemin étroit, aux pentes abruptes ; que le royaume des cieux souffre violence et que, pour l'atteindre, il faut se munir d'une résolution forte et courageuse.

Cette résolution, nous l'obtiendrons surtout en priant la T. S. Vierge, dont le souvenir n'est pas rappelé au hasard par l'Esprit-Saint à la fin de l'Evangile. Au seul nom de Marie, les démons frémissent et tremblent. Mettons-nous donc filialement sous sa protection, et nous sortirons victorieux de cette vie de combat. Ainsi soit-il.

RETRAITE PASCALE A DES FEMMES

sur quelques scènes féminines de l'Evangile

I

LA FILLE DE JAÏRE, MODÈLE DE PÉNITENCE

SOMMAIRE

INTRODUCTION. — Rôle admirable de beaucoup de femmes dans l'Evangile. — Prenons exemple sur elles. — Résurrection de la fille de Jaïre qui représente l'âme morte, rappelée à la vie de la grâce par la Pénitence.

PREMIÈRE PARTIE. — Etat terrible et dangereux de l'âme en état de péché mortel. — Nature, malice et résultats du péché. — Nécessité de la pénitence, qui suppose le regret motivé des fautes et la volonté ferme de n'y plus retomber. — Ayons le courage de nous relever de la mort du péché, à l'appel de Jésus qui vient à nous.

DEUXIÈME PARTIE. — Moyen institué par Jésus pour ressusciter nos âmes : le sacrement de Pénitence. — 1° Contrition parfaite ou imparfaite. 2° Après la contrition, l'aveu : ses conditions essentielles. Qualités de la bonne confession. Les sacrilèges par manque de sincérité ou de repentir. Les confessions nulles. Fuir la routine. 3° L'absolution du prêtre, de par Dieu. 4° Satisfaction et ferme propos. — La direction spirituelle.

CONCLUSION. — Nécessité de revenir avec *fréquence* et *ferveur* à la confession pour que s'opère en nous une résurrection plus merveilleuse encore que celle de la fille de Jaïre.

Mes bien chères sœurs,

L'Ancien Testament, le Testament de force et de fer, semblait avoir réservé aux hommes le privilège des actes d'héroïque vertu. La femme y apparaît comme malfaisante parfois, presque toujours comme effacée. Reléguée dans l'ombre du gynécée, elle n'est qu'une compagne inférieure à son mari, presque une esclave dont on se méfie, et sur qui pèse cruellement la responsabilité originelle de la faute initiale et désespérante dont souffre encore l'humanité. Ce n'est qu'à des exceptionnels intervalles que nous la voyons apparaître auréolée de prérogatives spéciales. Si Eve avait grandement péché, ses filles furent cruellement punies. Les épouses des Patriarches laissent à peine trace de leur nom dans le Pentateuque ; il faut venir jusqu'à Moïse pour trouver la prophétesse Marie. Il faut arriver presque à l'aube des temps nouveaux pour rencontrer une Esther de pacification, une Judith libératrice.

Mais voici que, dans la nuit de Bethléem, les anges chantent sur le monde la gloire de la Loi nouvelle, la paix aux âmes de bonne volonté. Et le Testament de l'Amour s'ouvre par l'apothéose d'une femme, dans la splendeur de la Vierge Marie. Dès lors, l'antique anathème fulminé jadis aux portes de l'Eden est abrogé. Jésus, le fils de la femme, rend aux compagnes de sa Mère le respect et la dignité que leur refusait l'ancien monde. Il transforme l'inégal, le dur contrat du mariage en un sacrement d'amoureuse charité. Il appelle autour de lui les pauvres âmes timides et craintives que la brutalité masculine avait férocement reléguées dans l'ombre. Lorsque tous les hommes, même ses disciples, même les apôtres, même le pape Pierre, prince des apôtres, désertent lâchement son agonie, Jésus veut être consolé, accompagné, enseveli par des femmes d'héroïque piété. Et sur le sommet suprême du Golgotha, c'est une femme encore, c'est la Vierge Marie, inébranlablement debout, qui offre avec Jésus à Jéhovah irrité le sacrifice du sang rédempteur, la première messe de l'univers.

Le Christ, mes sœurs, vous a faites bien grandes. Mais toute grandeur est une noblesse qui suppose, qui exige, des charges corrélatives et de proportionnels devoirs. Celles qui ont vécu avant vous ont,

maintes fois, su le comprendre. Les jeunes filles martyrisées comme Agnès, les matrones jetées dans l'arène comme Félicité ou Perpétue, les vierges des premiers monastères comme Geneviève, les mères des âges chrétiens comme Blanche de Castille, les vengeresses comme Jeanne d'Arc, les veuves saintes comme Jeanne de Chantal, les moniales comme Marguerite-Marie Alacoque, les martyres des idées modernes comme les Carmélites de Compiègne, et jusqu'à la petite paysanne que l'on appelait Bernadette, ont su, dans la mesure de la force que leur donnait la grâce, rendre à leur Libérateur sublime amour pour amour, sacrifice pour sacrifice, larmes pour larmes, et parfois du sang pour du sang.

Leur exemple doit régler votre conduite. Et les grandes heures pascales où nous entrons doivent sonner pour vous l'appel aux méditations salutaires, aux repentirs féconds, aux résolutions généreuses.

Nous nous attacherons à rechercher, ces jours-ci, des directives surnaturelles et symboliques dans la vie de quelques femmes plus spécialement bénies, que Jésus, plus visiblement, a daigné nimber de sa grâce. Et dès aujourd'hui, nous étudierons le mystère de cette enfant au nom ignoré que le Maître daigna ressusciter un jour.

La fille de Jaïre : c'était sans doute une fillette comme tant d'autres, peu ou point connue dans sa bourgade, coulant sans bruit des jours monotones, jusqu'au moment où le quartier s'émut de sa maladie imprévue et de son rapide décès. Normalement son histoire eût dû s'arrêter là. Mais la grâce veillait ; mais le Thaumaturge passait aux alentours. A l'appel croyant d'un père éploré, Jésus se rendit dans la chambre funéraire. Il dit un mot : « Lève-toi et marche, » et l'enfant, aussitôt ressuscitée, en rentrant dans sa jeune vie, entra dans l'immortalité de l'histoire et de notre catholique foi.

I

Quelle leçon tirer de ce miracle ?

Cette leçon, d'abord, que, pour un corps devenu cadavre, *il y a des milliers d'âmes qui périssent.* Vos nerfs se crispent à l'aspect du trépas ; jamais vous n'avez supporté sans un frisson la pensée qu'un jour inévitable luira, où vous agoniserez vous aussi, où vous serez gisantes, angoissées, sur le seuil noir de l'au-delà. Et pourtant vous êtes chrétiennes, vous croyez à la vie future comme aux récompenses du Paradis. Mais si l'effondrement prochain de votre chair trouble vos cœurs et vous épouvante, vous n'avez peut-être jamais songé à cette agonie plus atroce, à cette déchéance plus infamante, à cette mort infiniment plus mortelle qui vous guette sans cesse en pleine santé, en pleine force, en pleine jeunesse ; qui vous attend au coin d'une rue comme dans les salons, dans la solitude rêveusement paresseuse de vos boudoirs comme dans l'agitation déréglée de vos activités trop exclusivement humaines, et qui s'appelle la mort du péché.

Voir mourir un corps, c'est affreux. Voir mourir une âme est plus abominable. Ce dernier tableau, pourtant, ne vous effraie guère, ni pour les autres, ni pour vous-mêmes. Vous qui prodiguez des soins si exagérés à maintenir votre santé que vous jugez toujours trop délicate, vous bravez en riant les périls perpétuels où, sans retour, peut sombrer votre âme. Vous risquez les lectures perfides, les compagnies douteuses, les mensonges, les malhonnêtetés voilées, tout ce qui conduit à l'enfer. Quand le mal ne vous provoque pas, vous allez peut-être au-devant de lui, vous confiant présomptueusement à votre trop frêle vertu. Dieu veuille que vous n'ayez jamais succombé. Dieu fasse que, déjà, vous ne soyez pas mortes.

Car le péché est bien une mort. En nous appelant à l'existence, Dieu aurait voulu nous faire vivre, pour le bien, pour la pratique de la loi, pour l'exercice de la vertu, pour la dilection surhumaine et sacrée par laquelle il daigne s'unir à nous. Dieu nous a donné, certes, à profusion, les biens et les bonheurs de la terre. Mais tous ces trésors ne sont qu'un accessoire : le but de la vie est ailleurs. Nous devons vivre pour chercher Dieu, pour connaître Dieu, pour servir Dieu, pour aimer Dieu. Nous ne devons vivre que pour tendre vers Dieu, jusqu'à l'instant de l'union suprême avec lui.

Mais nous avons nos instincts et nos caprices, nos bassesses et nos fantaisies. Quand il plaît à Dieu d'ordonner : « Fais ceci, » il nous plaît trop souvent, à nous, de répondre : « Non. » Et c'est ce *non* qui tue notre âme.

Suprême législateur et souverain dominateur, Dieu avait le droit de fixer la règle de notre existence. Il l'avait parce que, nous ayant créés de rien, il pouvait justement nous considérer comme ses choses ; il l'avait à cause de sa sagesse infinie ; il l'avait à cause de ses inlassables bienfaits ; il l'avait, enfin, par droit d'amour. Esclaves tirés de la poussière, créatures instables qu'hier ignorait et que demain ne connaîtra plus, néant à peine animé qui ne subsiste que par la miséricorde d'En-Haut, nous devrions vivre perpétuellement dans l'extase et la gratitude, dans l'obéissance et l'amour.

Et nous avons l'audace, néanmoins, de nous dresser contre l'Eternel. Nous opposons notre intelligence bornée à son intelligence sans mesure, notre volonté misérable à son autorité sans limite. Nous mettons en balance l'infinité de Dieu avec notre personne infime et ridicule. Et c'est nous que nous préférons. Que dis-je ? Nous ne nous préférons pas nous-mêmes. Car si notre amour personnel était bien entendu, nous devrions, ne fût-ce que par égoïsme, préférer l'observance de la loi qui sauve aux révoltes qui entraînent à l'abîme. Ce que nous préférons, c'est notre aveuglement, notre obstination, notre volupté. Nous nous rebellons contre le Chef, nous méconnaissons les tendresses de l'Ami, nous nous avilissons dans la fange. Pourquoi ? Pour un instant fugace de plaisir.

Voilà ce que c'est que le péché : une sottise, une honte, un crime. Une sottise, parce que nous sommes assez vains pour tenter de nous égaler à Dieu. Une honte, parce que nous préférons aux règles du Ciel l'impulsion de nos sentiments les plus vils. Un crime, parce que nous attentons à la majesté et à la charité du Seigneur.

Une âme qui comprendrait bien la malice folle du péché ne devrait jamais plus le commettre. Mais que faire à l'égard des fautes passées ? Comment se délivrer de ces souvenirs odieux que nous traînons avec nous comme un froid linceul de remords ? Comment obtenir le pardon dont nous avons soif, et reconquérir l'amitié du Dieu que nous avons méconnu ?

En toute rigueur, le Maître aurait le droit de nous abandonner implacablement après la première et la moindre faute. Nous n'avons plus voulu de lui, nous l'avons défié, renié, trahi. Qui donc le trouverait trop sévère, s'il nous rejetait à son tour ?

Mais qui dira la bonté de Dieu ? Parce qu'il nous a faits, il nous connaît, il sait bien nos fragilités et nos inconstances. Parce qu'il nous aime, il attend notre amour. Alors, de même que le Messie était venu pour ressusciter l'enfant de Jaïre, de même le Père se penche sur nous, pour galvaniser le cadavre de notre âme, pour nous rappeler à la vie.

Une coopération de notre part, cependant, est nécessaire : Dieu, toujours prêt à tout oublier, tout absoudre, doit néanmoins, — sous peine de descendre au rang d'une dupe naïve, — exiger de nous cet effort que le Christ n'avait pas à attendre du cadavre de jeune fille qu'il ranima en lui prenant la main. Pour nous rendre sa dilection, ses grâces et nos droits, le Seigneur doit à sa dignité — et j'oserai même dire à la nôtre — d'imposer quelques conditions qui seront le gage de notre franchise, ainsi que de notre bonne volonté.

Les conditions, d'ailleurs, ne sont ni nombreuses ni rudes. Que nous demande Dieu ? D'abord, de reconnaître que nous avons eu tort. Cette humiliation est élémentaire. Elle n'a d'ailleurs rien de pénible. Elle est le fruit d'une minute de réflexion, car l'évidence de notre culpabilité s'impose à notre vulgaire bon sens. Si donc nous nous sentons en faute, il nous faut savoir demander pardon. Nous serons lavés aussitôt des taches de la vie écoulée.

Regretter ses misères est fort bien. Cela ne suffit pourtant pas encore. Que serait cet inutile regret, si nous gardions au fond du cœur un attachement intime à nos fautes ; si, dès l'absolution obtenue, nous nous proposions de retourner à nos erreurs, sans plus souci de notre devoir, ni de l'amour de Dieu ? L'homme qui oserait dire au Seigneur : « C'est vrai, je vous ai offensé ; oubliez tout, mais laissez-moi la liberté de continuer mon existence pécheresse, » cet homme commettrait un sacrilège d'ironie. Le repentir suppose la résolution de s'arracher à ses faiblesses, de ne plus retomber dans le mal. Puisque nous avouons nos torts, nous sommes tenus logiquement de prendre les dispositions indispensables pour ne pas les renouveler. Puisque nous sollicitons la grâce du ciel, nous sommes obligés de nous mettre en mesure de ne rien faire qui puisse nous priver à nouveau de la faveur désormais reconquise. Le repentir implique le ferme propos, sans quoi Dieu ne saurait pardonner. Ayons donc le courage chrétien d'envisager et d'observer les résolutions nécessaires. Ayons, pour ressusciter à la vie sainte, l'énergie de nous relever de nos habitudes de mort, à l'appel de Jésus qui nous attend, qui nous espère et vient à nous.

II

La divine Bonté nous admet aux joies des réconciliations souveraines, mais pourvu seulement que notre regret d'avoir péché soit désintéressé, que notre amour soit pur, que notre contrition soit parfaite. Exigence légitime s'il en fût, mais tout de même difficile parfois à réaliser.

La tendresse ineffable de Jésus va élargir encore le champ des concessions surnaturelles. Par l'institution du sacrement de Pénitence, Notre-Seigneur nous offrira un moyen clair, pratique, certain, facile et perpétuel de rentrer en grâce avec Dieu. Grâce à ce sacrement d'indulgence, la contrition parfaite, sublime, inspirée par la pure et généreuse charité, ne sera plus indispensable. Des motifs, plus médiocres sans doute, mais combien plus à la portée de notre vulgarité courante, pourront provoquer un repentir suffisant de nos fautes. Le désir du Ciel désormais perdu, la crainte de l'enfer qui s'ouvre sous nos pas, ne nous justifieraient pas par eux-mêmes. Ils offrent néanmoins à l'absolution sacramentelle une base qui lui suffit pour produire ses fruits sauveurs. Jusqu'où n'ira pas la condescendance d'une divinité qui pourrait nous accabler sous son infinie justice et qui préfère descendre jusqu'à nous, pour nous faciliter l'accès à son impérissable bonheur ?

Et n'allez pas dire que le sacrement de Pénitence impose, en échange d'une telle faveur, une obligation bien pénible et bien rude : celle de l'aveu en confession. Eh ! sans doute, il n'y a rien de très honorable à aller promulguer ses sottises ou même ses hontes. Mais est-ce acheter trop cher, au prix du désagrément d'une minute, l'apaisement de sa conscience, le recouvrement de ses droits au Paradis ? Et le désagrément lui-même, n'est-il pas réduit à son minimum, puisque la confidence douloureuse est réservée à des cœurs sacerdotaux et paternels, imprégnés de la douceur de Jésus, expérimentés — blasés même — sur toutes les infirmités morales, liés par le sceau d'un infrangible secret ?

L'aveu n'est donc pas une chose terrible : c'est la petite mortification indispensable pour compenser l'illégitime plaisir que nous procura le péché ; c'est la preuve de nos dispositions meilleures. Allons plus loin : l'aveu, surtout quand il s'agit de fautes graves, est un indicible soulagement. Si vous avez rencontré sur votre chemin quelques âmes profondément pécheresses, torturées d'angoisses et de remords, elles auront peut-être voulu se décharger sur vous, par une confidence intime, du pesant fardeau qui les oppresse. Ainsi sommes-nous plus joyeux après avoir livré au prêtre le secret qui tourmentait notre esprit, et que désormais nous pourrons oublier.

L'aveu est encore une certitude. Il faut plaindre, et profondément, les pauvres pécheurs non-catholiques, qui regrettent leurs défaillances et ne peuvent que demander directement à Dieu un pardon qu'ils ne sont jamais sûrs d'avoir obtenu. Le ciel, normalement, paraît sourd et muet aux plaintes humaines. On ne peut tout de même pas exiger une intervention sensible, une réponse directe de Dieu pour chaque acte de contrition. Ce serait une sorte de miracle incessant, or l'abus du miracle tendrait à ruiner l'é-

conomie providentielle du monde, et même à détruire la foi. Jamais donc, en général au moins, un coupable qui se repent ne connaîtra la réponse d'En-haut. Mais nous, nous les enfants privilégiés de l'unique religion divine, nous jouissons d'un intermédiaire que le Maître paternel a placé entre lui et nous, pour recueillir nos paroles saintes, et pour nous donner, en échange, l'assurance de notre pardon. Quand le prêtre nous l'a affirmé, nous sentons notre âme libérée ; nous baignons dans la paix radieuse d'une céleste sécurité.

Sans doute, notre aveu, pour qu'il produise ces résultats magnifiques, doit être effectué dans certaines conditions requises. Il devra être précédé d'un examen sérieux de notre vie, afin que rien ne soit négligé parmi ceux de nos actes qui offensèrent gravement le Seigneur. Il doit être sincère et intégral ; il doit être humble et confiant ; il doit enfin se pénétrer de repentir et de fermes résolutions. Mais tout cela est-il si difficile ? et y a-t-il une âme assez disgraciée pour ne pouvoir se mettre dans ces simples et généreuses dispositions ?

On trouve cependant, parfois, de misérables chrétiens assez lâches pour juger cet effort au-dessus de leurs forces. Ils viendront au tribunal sacré, parce que c'est l'habitude de leur région ou la routine de leur enfance. Mais ils y viendront pour n'y apporter qu'un pâle et insuffisant récit de quelques défaillances vénielles. Ils tairont sacrilègement ce qui, seul, était indispensable à dire. Ils auront la criminelle audace de s'essayer à tromper Dieu, alors qu'ils peuvent tout au plus égarer le prêtre impuissant. Ou bien leur récit, même complet, ne sera qu'une banale formule, dénuée de tout repentir, comme de toute volonté ferme de ne plus succomber. Comment voudriez-vous que Dieu les pardonne ? Trop de confessions sacrilèges ou nulles attristent le Cœur de Jésus...

Vous me direz qu'il n'est pas commode, quand on ne pèche pas beaucoup et qu'on se confesse souvent, de s'exciter à une contrition profonde. Ne confondons pas, mes chères sœurs, la contrition sensible, frémissante, très féminine, avec le désir énergique, formel, viril, de détester ses erreurs et de ne plus s'y laisser entraîner. Cette seconde disposition, seule, est requise. Tout le monde peut l'obtenir à condition de le vouloir. Mais il faut pour cela s'attacher à fixer son intelligence et son cœur sur l'acte capital que l'on va faire. Il faut comprendre la grandeur de la confession, l'importance de ses moindres détails. Il faut fuir l'horrible routine de certaines âmes prétendues pieuses qui, pendant des années et des années, viennent chaque semaine au confessionnal réciter la même rengaine, sans que leurs péchés jamais diminuent, sans que leur existence soit améliorée. Il faut, en un mot, faire son possible ; c'est tout ce que Dieu attend de nous pour ne jamais nous refuser les grâces de pardon et de salut.

Lorsque nous nous sommes ainsi livrés, lorsque nous avons confié toutes les sombres tristesses coupables qui nous enchaînaient loin du ciel, alors c'est le prêtre qui prend la parole, ou plutôt Dieu lui-même nous parle par l'intermédiaire humain et sacerdotal qu'il s'est choisi. N'écoutons donc pas la voix du prêtre comme on entend les voix terrestres. Recueillons-la comme un écho des cieux. Les avis qui nous seront donnés doivent être la garantie de notre persévérance dans le bien, mais c'est à nous de savoir en tenir compte.

Puis la chose étrange s'accomplira. Le prêtre lèvera sur nous sa main, consacrée pour les gestes surhumains. Il prononcera la formule rituelle. Et cet homme, pécheur lui-même, absoudra les pécheurs, de par Dieu. En vertu de quel droit, direz-vous ? Ah ! certes, non pas à cause de son pouvoir personnel ni de sa sainteté propre, mais en vertu d'une délégation à lui donnée, en vertu de la promesse du Christ : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux. » Absous par le Pape ou par un vicaire de campagne, par le saint Curé d'Ars ou par un prêtre déshonoré, par un savant ou par un ignare, le chrétien reçoit toujours un identique privilège. La personne du prêtre ne compte pas : toujours, c'est par Dieu qu'on est pardonné.

L'absolution néanmoins suppose, pour réaliser son plein effet, une expiation fixée par le prêtre, et qu'on nomme la satisfaction. Chose logique et chose juste : puisqu'un déséquilibre a été établi, dans l'ordre divin de toutes choses, par nos jouissances illicites, il est nécessaire que ce désordre soit réparé et qu'une compensation intervienne. Une peine, un effort, une expiation quelconque, seront la sanction surnaturelle substituée, par l'autorité du confesseur, aux redoutables sanctions de l'au-delà. Combien cette commutation est légère ! Une bonne œuvre, une mortification, une simple prière le plus souvent, voilà à quoi se réduit la satisfaction que Dieu réclame. Parfois, lorsque nous avons lésé le prochain, une réparation ou une restitution est exigée et s'incorpore dans la satisfaction sacramentelle. Est-ce vraiment trop demander, n'est-ce pas sage et humain ? N'oublions jamais, dans la pratique de tous les jours, que la satisfaction fait partie du sacrement de Pénitence, et qu'elle doit être accomplie pour que soit complète l'œuvre de salut. La satisfaction est un devoir grave, dès qu'elle fut imposée pour des fautes mortelles : la négliger serait une faute nouvelle, dont notre vigilance nous préservera.

A côté, et comme en marge de la confession, les âmes foncièrement pieuses aiment à pratiquer la direction spirituelle, qui dépasse le cadre de la Pénitence, qui envisage à la fois le mal à réparer et les vertus à acquérir, qui discipline une vie par une méthode d'obéissance et de courage, de prudence et de générosité. Ici, rien n'est obligatoire : à chacun de juger soi-même, d'après le degré de sa force, d'après l'ardeur de sa volonté. Quoi qu'elle n'ait rien d'un sacrement, la direction spirituelle, suivie avec une franchise confiante et une persévérante soumission, doit nous éviter bien des rechutes et nous faire avancer dans les voies sublimes de la perfection. Sans la prescrire en aucune façon, dans l'intérêt de vos âmes comme de votre avenir spirituel, nous ne saurions trop la recommander.

* * *

Ainsi, par un plan de miséricorde et de tendresse,

Jésus dispose tout de telle sorte que nous puissions réparer l'irréparable, désavouer nos révoltes viles, regagner le paradis perdu, et nous jeter, éperdûment, en dépit de nos péchés maudits, dans ses bras constamment ouverts. Loin de considérer la pénitence comme une nécessité pénible, la confession comme une humiliation indispensable mais odieuse, nous aurons l'esprit assez chrétien pour y voir une marque de bienveillance, une preuve de charité divine, un tendre sacrement d'amour. Nous n'irons pas au Tribunal sacré sous l'empire d'une contrainte morale, un peu analogue à la contrainte physique des gendarmes traînant un accusé sur le banc des assises. Nous n'éviterons pas les occasions de nous confesser jusqu'à les réduire peu à peu à l'unique confession annuelle strictement obligatoire. Bien au contraire. Notre attitude à l'égard de la Pénitence sera toute de régularité et toute de ferveur. Pécheurs à chaque jour de notre misérable vie, nous nous repentirons souvent, chaque semaine s'il se peut, chaque jour si c'est nécessaire. Et nous nous repentirons joyeusement — si j'ose dire — en considérant moins encore la dégradation de notre être que les miséricordes du Père aimant. Nous nous repentirons dès aujourd'hui, car c'est le geste indispensable sur le seuil de cette Retraite qui doit nous rapprocher du Ciel.

Ainsi notre âme sera relevée, elle sera purifiée, elle sera consolée, elle sera fortifiée, elle sera de nouveau admise aux espérances de l'éternité. Par un prodige plus merveilleux encore que celui que je soumettais à votre méditation tout à l'heure, Jésus-Christ ressuscitera notre âme morte, et cette âme revivifiée marchera dès lors, avec vaillance, dans la voie où nous guide le Messie et qui aboutit aux splendeurs du Paradis. Ainsi soit-il.

II

MARIE-MADELEINE, MODÈLE DE FERVEUR

SOMMAIRE

INTRODUCTION. — Sainte Madeleine, dès qu'elle connut le Sauveur, abandonna tous ses plaisirs, fit pénitence de ses fautes, et s'attacha à lui pour toujours.

PREMIÈRE PARTIE. — Comme Marie-Madeleine, vous avez le devoir de chercher la Vérité. — Il faut connaître d'une manière approfondie la religion, garder sa foi en évitant les lectures dangereuses, suivre les instructions religieuses.

DEUXIÈME PARTIE. — Il faut en outre renoncer à tout ce qui, en vous, n'est pas conforme aux maximes catholiques : injustices, calomnies, mensonges, — paresse, orgueil, colère, — pensées et actes mauvais de toutes sortes, etc. — Rompre ses mauvaises habitudes. Expier par la prière, l'aumône, la mortification.

TROISIÈME PARTIE. — Il ne suffit pas de mourir au monde : il faut vivre en Jésus, — par l'intelligence, — par la volonté, — par le cœur. — Pratique fervente des Commandements. — Exercices pieux. — Faire passer sa foi dans ses actes : charité envers Dieu et envers le prochain. — Communion fréquente.

CONCLUSION. — Comme sainte Madeleine, renions tout ce qui nous séparerait de Dieu et consacrons-nous à Jésus sans restriction et sans retour.

Mes bien chères sœurs,

Dans le village de Magdala vivait une jeune fille appelée Marie. Ses parents étaient riches, dit-on, et honorables. Mais Marie la Magdaléenne ne jouissait que d'une réputation fort douteuse. Les voisines — déjà médisantes à cette époque — lui reprochaient la légèreté de son attitude, les inconséquences de ses démarches, ses relations éphémères et suspectes avec les officiers de la garnison romaine. Et, de fait, la jeune fille évaporée menait joyeuse vie, chantait les refrains des romances en vogue, et marchait dans une atmosphère tout imprégnée des parfums de la volupté. Le plaisir, depuis longtemps, l'avait conquise, la honte l'encerclait déjà, les dernières dégradations s'apprêtaient à fondre sur elle.

Mais un jour, sur sa route, un homme passa.

Celui-là ne ressemblait à nul autre. Ce n'était ni un élégant, habitué au luxe oriental, ni un de ces Israélites modernisés qui cherchaient à introduire dans Sion la culture païenne de l'Hellade, ni un gros commerçant aux vastes comptoirs, ni un changeur d'or à la fortune solidement assise. C'était un pauvre, un dévoué, un ascète, c'était le Prophète de Dieu. Il allait à travers les campagnes, jetant des anathèmes sur tous les crimes, semant des bénédictions sur toutes les âmes de foi. La lueur divine de son regard fascina la pauvre pécheresse. Brusquement, torrentiellement, la grâce de la vérité inonda ce cœur jusqu'alors frivole ; l'enthousiasme d'un amour saint et inconnu envahit sa pensée ardente ; et les larmes du repentir jaillirent soudain de ses yeux.

La Magdaléenne suivit le Seigneur. Sans crainte des désapprobations railleuses, elle pénétra dans la hautaine maison où le Christ avait daigné descendre. Elle se jeta à ses genoux, elle brisa sur sa tête le plus précieux de ses vases d'albâtre rempli des aromes d'Arabie, elle arrosa de ses larmes ses pieds poudreux qu'elle essuyait de sa chevelure. Elle abdiqua pour jamais tous ses errements, toutes ses folies. Métamorphosée sous l'action céleste, elle se dressa hors de sa fange, régénérée par un mot de pardon, pour se dédier tout entière au culte de la vérité, au service de la charité nouvelle, aux expiations de son passé, au dévouement envers Jésus. Sa conversion fut un chef-d'œuvre. Rien, jamais, ne put la faire démentir : ni les outrages, ni les sacrifices, ni les périls. Marie-Madeleine courba ses épaules sous le joug ; elle resta inébranlablement fidèle dans les horreurs de l'agonie comme dans le deuil de l'ensevelissement de Jésus. Et quand le Messie ressuscité fut remonté dans son Ciel d'azur, elle se fit sa prédicatrice, elle répandit les mots féconds qui font germer la croyance sainte, elle multiplia ses pénitences, et mourut enfin, de douleur et d'amour, parmi les chœurs des anges radieux.

I

Si peu, mes chères sœurs, que vous ayez pu être tentées d'imiter sainte Madeleine dans les fragilités de son adolescence, vous n'en avez pas moins le devoir de la suivre dans les élans de sa conversion, dans le zèle de son amour pour Dieu. Elle nous offre sans doute un grandiose exemple de pénitence, mais nous pouvons lui demander un exemple tout aussi sublime de piété, de générosité, de ferveur.

Madeleine eut d'abord le mérite de s'attacher à la

Vérité. Peut-être, après tout, avait-elle d'abord péché par ignorance. Mais le jour où la Foi brilla devant elle, elle se passionna pour elle, elle voulut connaître la loi du Ciel, afin de s'y conformer totalement.

Avons-nous toujours fait de même ? Quelle place, dans nos préoccupations intellectuelles, a pris la Religion du Sauveur ? Sans aller peut-être jusqu'à penser que le catéchisme est une leçon ennuyeuse, bonne à occuper les petits enfants, n'avons-nous pas une tendance exagérée à nous croire toujours assez instruits des dogmes essentiels dont, pourtant, dépend notre destin ? Les lectures religieuses nous effraient, les pieuses méditations nous fatiguent, l'étude des mystères nous rebute. Les problèmes chaque jour modifiés que pose l'activité perpétuelle de l'Eglise et ses relations avec le monde actuel nous laissent dans une indifférence profonde. Tout cela, c'est difficile, c'est abstrait, c'est effrayant par intervalles. Et puis, après tout, n'est-ce pas, tout cela n'est pas extrêmement à la mode.

Dangereuse vanité de l'âme humaine ! On se passionne pour des fantaisies, pour des querelles littéraires, pour des écoles d'art, pour des opinions politiques, pour des chimères au goût du jour. On lit, on discute, on bataille sur des points secondaires qui intéressent tout au plus des modalités variables de notre existence éphémère. — Et quand il s'agit du grand problème, du problème capital de Dieu, du problème éternel dont la solution doit nous rendre heureux ou malheureux pour toujours, alors on fuit, on se dérobe. Des multitudes de chrétiens ne connaissent de la doctrine catholique que les quelques éléments appris autrefois au catéchisme, et cela encore est vague, confus, effacé, à demi perdu dans nos souvenirs. Voilà le fond de l'instruction religieuse à notre époque. On ose à peine y ajouter quelques sermons, quelques conférences, esquivés le plus souvent possible, subis avec une distraction impatiente quand on ne pouvait pas faire autrement. Etonnez-vous, après cela, des énormités que l'on entend, lorsqu'on est amené à parler religion, même avec des personnes croyantes, même avec des gens qui se croient pieux. La grande, la claire, la sainte théorie du Christ subit dans notre mentalité les déformations les plus étranges. Les uns n'en font qu'une affaire de sentiment ; pour d'autres, c'est un ensemble routinier de pratiques extérieures ; d'autres encore la considèrent comme une indication imprécise que chacun peut transformer à sa guise. Et bien peu parviennent à comprendre que cette théorie est nette, immuable, certaine, que seule elle est conforme à la vérité des choses, seule conciliable avec les réalités. Bien peu arrivent à concevoir que la connaissance de la Loi est le fondement de la pratique ; qu'on s'expose à toutes les erreurs, à toutes les sottises, si l'on exerce sa religion sans posséder les principes solides sur lesquels l'établit Jésus.

Et cependant, comment réaliser ce qu'on ignore ? Comment suivre la loi du Christ si l'on n'a pas sérieusement pénétré l'esprit de cette loi ? L'ignorance religieuse affectée, voulue, ou tout simplement acceptée par négligence, cause des multitudes de péchés. Vous saisissez donc, maintenant, la première obligation qui vous incombe. Si vous voulez rester fidèles au Sauveur, si vous voulez le servir et l'aimer, il vous faut d'abord le connaître ; et non pas superficiellement, comme les fillettes de l'école primaire, mais de façon sérieuse et profonde, pour tirer de cette doctrine des fruits d'espérance et de vie. Vous aurez donc le courage d'ouvrir les volumes qui vous effraient à tort et où vous puiserez largement la connaissance de nos dogmes. Vous aurez le courage de venir, assidues, aux instructions, où la voix des prêtres du Christ vous apprendra les vérités nécessaires. Vous aurez le courage de recevoir les revues, les journaux catholiques, pour savoir comment se comporte un soldat de l'armée de Jésus.

A cette première charge positive, une autre, négative celle-là, s'ajoute. Ce trésor de la foi péniblement gagné, ce trésor qui, seul, peut acheter la couronne du Paradis, il ne faut pas risquer de le perdre. Vous n'avez pas le droit d'exposer vos faibles connaissances religieuses par la lecture de livres pervers, d'ouvrages impies qui attaquent les dogmes du Ciel. Leurs objections ne valent rien, je le sais, mais vous n'êtes pas de force à réfuter même les arguments ordinaires. Laissez la controverse aux Docteurs. Pour vous, maintenez-vous prudemment dans le bercail du bon Pasteur, dans la lumière de l'Evangile. Fuyez aussi les réunions mauvaises où le christianisme est raillé, où les prêtres sont calomniés, où les mystères de la foi sont le sujet de moqueries. Ici le danger devient double : vous risquez de ne savoir plus distinguer la vérité d'avec l'erreur, et vous risquez de manquer d'énergie pour défendre votre foi outragée. Le respect humain fait commettre de dégradantes lâchetés. Eloignez-vous avec ténacité de ces occasions redoutables. Il faudra peut-être pour cela se résigner à quelques sacrifices, briser quelques relations agréables, renoncer à quelques soirées brillantes ainsi qu'à quelques succès mondains. C'est très possible, mais qu'importe ? Le bien sacré de votre croyance n'est-il pas assez magnifique pour mériter quelque abnégation ? Et qu'auriez-vous donc gagné si, pour satisfaire votre curiosité passagère, pour conserver des liaisons superficielles, vous perdiez l'immortalité de votre âme en perdant la certitude de votre foi ?

II

Lorsque Madeleine eut rencontré le Christ, elle ne se borna pas à l'étudier. Elle quitta tout pour le suivre. Nous devons, comme elle, comprendre que la vérité mène à la vertu, et que la vertu surnaturelle exige le renoncement.

Au jour déjà lointain de notre baptême, l'Eglise nous demanda le serment de renoncer à Satan et à toutes les œuvres d'enfer. La promesse fut faite, par procuration, par nos parrains ; serait-ce pour ce vain motif que nous en tenons si peu compte ? Cet engagement primordial de tout catholique, ce vœu renouvelé dans les solennités ineffables d'une première communion, tout cela reste pour nous, trop souvent, lettre morte. Nous nous plaisons à concilier les inconciliables, nous consacrons le matin à Dieu, l'après-midi aux affaires, et le soir nous le dédions

aux bals, aux fêtes, aux folies qui tant de fois blessent le Seigneur. Jésus a dit : « Nul ne peut servir deux maîtres. » En nous partageant entre lui et le monde, nous entreprenons l'œuvre impossible, nous cherchons à nous inscrire en faux contre les arrêts souverains du Christ.

Si nous osons descendre dans les derniers replis de nos consciences, si, au lieu d'un examen superficiel, nous analysons les mobiles secrets qui dictèrent la plupart de nos actes, que de bourbe ne trouverons-nous pas au fond du gouffre ? Il y a nos négligences et nos blasphèmes, il y a la froideur méprisante que nous avons mise à accomplir nos plus grands devoirs envers Dieu. Il y a l'inexcusable oubli des prescriptions graves de l'Eglise : messe et repos sanctifié du dimanche, abstinence des jours consacrés à l'expiation, sanctification des fêtes et communion du temps pascal. Cherchons encore et nous trouverons les manquements multiples à l'égard de ceux envers qui le Maître nous impose le respect et l'obéissance, l'aide et le filial amour ; nous trouverons bien des lacunes dans l'éducation des enfants, dirigée suivant les caprices de nos vanités, suivant notre faiblesse et nos égoïsmes plutôt que d'après les méthodes traditionnelles qui trempent les jeunes caractères, qui préparent les âmes neuves aux âpres luttes de demain, et forment les athlètes du Christ. Ne fûmes-nous pas, encore, rebelles ou rampants devant nos supérieurs, mais impérieux, et parfois injustes, pour les pauvres gens qui nous sont soumis ?

Cherchons toujours, sans nous lasser. Nos rapports quotidiens avec le prochain se sont-ils souvent inspirés de cette charité surnaturelle, que Jésus même a promulguée, et qui consiste à aimer Dieu d'abord, par-dessus tout, mais à aimer les autres comme nous nous chérissons nous-mêmes, et cela pour l'amour de Dieu ? La charité ne consiste pas à flatter toutes les passions humaines, à se faire une réputation de bonté en encourageant les erreurs. Elle exclut les abandons de la faiblesse, comme les exagérations de la force. Raisonnable, droite, lumineuse, elle sait corriger avec une patiente douceur et soutenir avec une sereine fermeté. Qu'auront à dire nos frères de nous, lorsqu'ils témoigneront un jour, à notre sujet, devant le tribunal de Dieu ? Et qu'ajoutera Dieu lui-même, qui aura pu lire dans nos cœurs les humiliants secrets que nos proches ne connaissent pas ? N'attendons pas qu'il soit trop tard pour lire au livre de notre vie. Reconnaissons-y, aujourd'hui même, trop de médisances et trop d'injustices, trop de calomnies et trop de mensonges, trop de jalousies et trop de manœuvres frauduleuses, trop de haines et trop de rancunes, trop d'amertumes et trop de dédains.

Ce n'est pas tout. Sans cesser d'aimer Dieu et le prochain, nous sommes tenus de nous aimer nous-mêmes, je veux dire de nous aimer dans le sens sage et spirituel de ce mot, en évitant tout ce qui nuit à notre salut, en accomplissant ce qui sauve. Comment justifier alors nos heures de paresse chancelante, nos vanités et nos orgueils, nos gourmandises et nos colères, nos avarices et nos ambitions ? Comment nous rappeler sans rougir les funestes pensées qui nous dépravèrent, et les désirs inavouables, les actions maudites, peut-être, et le scandale donné par nous ? Pouvez-vous présenter tout cela à Jésus lorsque vous vous offrez vous-même ?

Avant de nous donner à Dieu, une tâche préliminaire nous incombe : celle d'arracher de notre âme ce qui nous relie à l'enfer. Et c'est d'ailleurs l'excellente façon de commencer l'œuvre sanctificatrice.

Ce sera douloureux, qui le nierait ? Mais combien ce sera méritoire ! Ce sera long probablement, et certainement difficile ; mais, sans ce labeur essentiel, le but ne saurait être atteint. Vous êtes trop bonnes maîtresses de maison pour ne pas veiller à l'ordre, à l'éclat de vos demeures, surtout quand vous attendez une visite qui fait honneur à votre amour-propre ou qui charme votre amitié. Or, il est une demeure plus riche que toutes les maisons, plus grande que tous les palais, une demeure sanctifiée par la présence de l'Esprit, une demeure qui, dès ses premiers jours, fut dédiée ainsi qu'un temple. Là une vérité est annoncée, glorieuse entre toutes, car c'est celle du Roi des rois, entre toutes délicieuse, car c'est celle du suprême Ami. Cette demeure, c'est votre âme. Ne la purifierez-vous pas, même au prix de quelques travaux, même au prix de quelques chagrins ?

Comment la mettrez-vous en état d'accueillir l'Hôte qu'elle espère ? — Par le sacrement de Pénitence d'abord, et hier nous l'avons déjà dit ; ensuite par la rupture avec toutes les tendances néfastes, avec tous les liens périlleux. Vous la purifierez encore par la prière qui nous rapproche de Jésus, lui présente nos faibles cadeaux de bienvenue, implore de lui les secours nécessaires, établit entre le ciel et nous une intimité de respect et de dilection.

La prière est puissamment aidée par la mortification de soi-même. Nos passions ne seront asservies que si nous domptons notre chair. N'allez pas croire qu'il faille pour cela des tortures extraordinaires. Dieu ne veut jamais l'impossible, et les directeurs de conscience s'opposent aux exagérations. Mais supporter paisiblement une contrariété, mais savoir se priver de quelques inutilités, mais régler sa pensée comme ses affections, cela n'est pas extraordinaire. Et cela nous dompte et nous discipline ; cela nous donne peu à peu l'énergie de vaincre nos tentations. Les bonnes œuvres et l'aumône, d'une façon particulière, nous viendront aussi en aide. Ces humbles riens de chaque jour nous élèvent au-dessus de nous-mêmes, et par là nous rapprochent de Dieu.

III

Pour se punir tout en souffrant, sainte Madeleine avait accepté les rudes efforts préparatoires qui la rendraient digne du Maître. Elle sut bientôt, par la grâce de Dieu, que cette générosité négative ne devait être qu'un prélude. Elle s'éleva sans plus tarder jusqu'à l'action positive, car il ne suffit pas de mourir au monde : il faut en outre vivre en Jésus.

Et c'est comme elle que nous ferons.

La Providence a décidé que notre âme serait constituée par trois facultés souveraines : une intelligence destinée à comprendre les raisons des choses et

à atteindre, dans quelque mesure, l'Etre par qui toutes les choses sont ; une volonté qui traduirait en actes les inéluctables conséquences des illuminations intellectuelles ; un cœur, enfin, fait pour l'amour.

Dès le printemps de la création, ces facultés devaient se tourner vers Dieu, et vers lui seul, car il est notre unique fin. Le désordre du péché les a rejetées vers les créatures. C'est depuis lors que nous nous plaisons à ce qui nous écarte de notre but ; c'est depuis lors que nous aimons à scruter de vaines énigmes, à nous épuiser en tentatives infécondes, à nous perdre en de stériles attachements.

Il est temps — et plus que temps — de revenir à la règle suprême de l'ordre et de la loi divine. Voilà ce que Jésus maintenant nous demande. Notre intelligence s'attachera donc à cette étude de la vérité dont nous parlions il y a quelques minutes, à cette recherche des dogmes divins, à cette connaissance de Dieu qui illuminera nos idées. Notre volonté s'inclinera, docile au joug, empressée à la servitude, parce que le joug de Jésus est léger, parce que son service est un honneur. Notre cœur enfin, inerte désormais en présence du monde, ne battra plus que pour le ciel. Nous irons, les regards levés, suivant l'étoile qui guidait les Rois vers Bethléem, et qui nous conduira jusqu'au Seigneur. Nous irons vers plus d'équité, vers plus de droiture, vers une sincère loyauté ; nous irons vers la résignation vaillante, vers l'obéissance totale au moindre détail des Commandements. Notre pratique de la foi ne sera pas — comme il advient, hélas ! trop souvent — irrégulière et capricieuse, fantaisiste et intermittente. Bien au contraire, inlassablement, nous reprendrons chaque matin notre effort méthodique et journalier au point précis où nous l'aurons laissé la veille. Nous ne nous permettrons ni un coup d'œil en arrière, ni un soupir de lassitude, ni un temps d'arrêt, qui ne tarderait d'ailleurs pas à se changer en régression.

La pratique des règles promulguées par Dieu doit être rigoureuse et fervente. Rigoureuse, en ce sens que rien, sauf un motif grave et légitime, ne doit nous servir d'excuse pour manquer à notre devoir. Rigoureuse, en ce sens encore, qu'il ne nous est pas permis de choisir, d'adopter les commandements qui nous plaisent et de rejeter loin de nous les autres. Notre soumission à la loi doit être universelle et totale : en un mot, elle sera absolue. Mais elle sera fervente aussi. De même que le Maître n'est pas un tyran, ainsi nous ne sommes pas des esclaves. Si nous obéissons, c'est librement. Il faudra, par conséquent, que notre obéissance soit joyeuse, comme tous les gestes spontanés. Il faudra qu'elle soit enthousiaste, c'est ainsi qu'elle plaît à Dieu. Il faudra qu'elle soit persévérante, car c'est par la constante pratique de la loi qu'on parvient à la charité.

En plus de ce qui est commandé, nous tiendrons à honneur d'accomplir chaque jour d'autres exercices facultatifs, pleinement volontaires ceux-là, puisque rien n'oblige à les exécuter, et qui seront la preuve de notre ferveur. Il serait bon, mes chères sœurs, de vous accoutumer à l'oraison, à cette forme supérieure de prière et d'union à Dieu qui dépasse les formules courantes, qui nous permet d'agir par notre propre initiative, qui nous pose face à face avec Dieu. La méditation vous fait peur ? C'est parce que vous ne l'avez pas encore comprise. Rien de plus facile au fond, croyez-m'en, que de se recueillir et de converser, librement, familièrement, intimement avec Dieu. Pour que ce colloque aboutisse, il ne faut, de votre côté, qu'un peu de vigueur et de ténacité sereine. Du côté de Dieu, il y a la grâce, qui ne vous manquera jamais. Apprenez donc à méditer, aimez la méditation quotidienne, faites-en la base de votre vie. Vous serez surprises vous-mêmes de vos progrès considérables vers le Bien.

Ne négligez pas, néanmoins, les autres pratiques usuelles : l'assistance quotidienne à la messe, la fréquentation des sacrements et des offices, la récitation des prières vocales, l'humble et consolant chapelet. Le chapelet est à la portée de tous, même des gens pressés, même des intelligences pauvres. C'est la prière simple des enfants à qui sourit la Sainte Vierge. C'est la prière des cœurs purs, celle des âmes candides. Ne vous en déshabituez jamais.

Vous saurez d'ailleurs vous souvenir que si les actes extérieurs sont obligatoires parfois et demeurent toujours excellents, ce qui constitue l'essence même de la religion, ce qui maintient en contact avec Dieu, c'est l'intimité intérieure et secrète de la céleste charité : charité envers le Seigneur lui-même, ce qui résume toute la loi, ce qui embrasse tous nos désirs, ce qui domine tout le christianisme ; charité encore envers nos frères, puisque le bon Dieu le veut ainsi ; charité traduite par des actes et par des paroles, sans doute, mais charité régnant dans les replis les plus cachés de notre cœur, animant toutes nos pensées, orientant nos moindres activités, réchauffant à son étincelante flamme notre existence, transformant autour de nous le monde en un vestibule du Paradis.

Sur cette terre, le centre de la charité, c'est la communion de Jésus. Votre charité serait languissante, votre vie chrétienne serait pâle, votre ferveur s'anémierait vite, si vous n'alliez sans cesse puiser la grâce à la source même d'où le Christ la fait jaillir, au ciboire qui renferme la Vie. C'est là le point suprême et capital d'où dépend peut-être la persévérance. Nous ne comprenons pas l'Eucharistie, nous restons froids envers l'Eucharistie, nous nous éloignons de l'Eucharistie, voilà le secret de nos rechutes, voilà la cause de notre mort. Ah ! si nous connaissions le don d'En-Haut, si nous savions tout ce qui est enfermé de force, de pureté, de sainteté dans la petite hostie où Jésus s'emprisonne, comme nous répondrions hâtivement, fébrilement, passionnément à l'attente douce de Jésus, aux invitations réitérées de son Eglise. Comme nous nous débarrasserions des faux prétextes, comme nous surmonterions les petits obstacles, pour communier souvent, pour avoir Jésus chaque matin. Et comme alors nous serions grands, comme nous resplendirions de beauté, comme nous aimerions le bon Dieu !

* *

Les devoirs que nous venons de résumer ne présentent rien d'irréalisable. Ils veulent sans doute qu'on s'y applique, mais nul ne peut franchement

dire qu'ils sont au-dessus de lui. Ils sont en outre chargés de grâces si fécondes, prometteurs d'une si riche immortalité que nul ne saurait sans folie les mépriser pour ses vains plaisirs. Nous saurons donc, après tant d'autres âmes, nous saurons donc, nous aussi, les comprendre, les réaliser, les aimer, car ils nous dirigent vers Dieu. Comme Madeleine abandonna tout, les ivresses et les succès, la fortune et le bonheur humain, pour entrer dans la voie du Calvaire, ainsi nous abjurerons dès à présent tout ce qui serait odieux au Seigneur, tout ce qui nous séparerait de lui. Dépouillés des sordides haillons que sont les biens de la terre, drapés dans la toge virile des devoirs accomplis, dans l'éclatant manteau des mérites gagnés, nous courrons nous présenter à Jésus, sans qu'il puisse, en nous ni sur nous, apercevoir rien qui lui déplaise. Nous nous consacrerons à lui, corps et âme, sans restriction et sans retour, pour le présent et pour l'avenir, pour ce monde et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

XIII

L'APOSTOLAT AU FOYER

Il ne faut pas seulement songer à notre sanctification personnelle ; il faut aussi opérer, surtout pour les siens, un certain apostolat en exerçant autour de soi une influence salutaire.

* *

C'est une chose admise dans un grand nombre de familles que le père peut se passer de religion, que le fils lui-même, dès qu'il a fait sa Première Communion ou quitté les bancs de l'école, peut en finir avec les pratiques religieuses, cesser d'accomplir ses devoirs, et mépriser les enseignements de l'Eglise. Voilà le spectacle trop souvent offert aujourd'hui, et, chose triste à dire, des filles, des sœurs chrétiennes en prennent leur parti. Elles vous diront avec assez de désinvolture, quelquefois le sourire sur les lèvres, en parlant de leur père, de leur frère : Il n'a pas de religion, il est comme les autres.

Non ! c'est un tout autre langage que vous devez tenir. Sachez-le, Dieu vous a placées dans votre famille pour en être les anges visibles, pour y exercer un triple apostolat.

1. L'apostolat de l'*exemple*. L'exemple d'une vie édifiante, sans tache, au milieu du monde, a tant d'efficacité ! Porter la lumière à des âmes qui ne l'ont plus, c'est plus que leur donner du pain : car, par là, vous les faites revivre surnaturellement. Oh ! si une jeune fille savait tout le bien qui rayonne autour d'elle lorsqu'elle est vraiment chrétienne, si elle savait combien d'âmes elle peut sauver par l'éclat de sa vie, avec quel zèle elle remplirait sa mission ! Rien ne rapproche davantage de Dieu que le spectacle de la vertu ; rien ne fait renaître plus sûrement la foi dans un pécheur qu'une parole éclairée, affectueuse, un conseil opportun que la vertu inspire. « Le ciel étoilé, dit S. François de Sales, nous parle moins bien de Dieu qu'une âme de 15 ans ornée de justice et de grâce. »

2. L'apostolat de la *prière*. Vous avez à votre foyer un père indifférent, un frère oublieux de ses devoirs : pour racheter devant Dieu des êtres si chers, pour les ramener aux tranquilles certitudes de la foi, il faut surtout compter sur la prière. Si nous les aimons sincèrement, nous devrons aller au besoin jusqu'à pousser ce cri de détresse filiale : « Mon Dieu, prenez ma vie, mais sauvez l'âme de mon père ou de mon frère ! » Il est dit de sainte Thérèse que par ses prières elle convertit autant de pécheurs que S. François-Xavier convertit d'infidèles dans les Indes et le Japon par sa parole apostolique. Quelle riche moisson à recueillir, si nous le voulions !

3. L'apostolat de la *pénitence*. Pour sauver la vie de vos parents malades, vous resteriez, s'il le fallait, nuit et jour à leur chevet ; pour sauver leur âme, que ne devez-vous pas faire ? Au moins, aimons à souffrir un peu. Combien de retours à Dieu, dont nous ne savons pas découvrir la cause, viennent en ligne directe des souffrances silencieuses et cachées ! Les grandes âmes qui ont sauvé le monde ont été des âmes éprouvées ; à leur exemple, si nous mettons en pratique la doctrine de l'Evangile, si nous avons le courage de l'immolation, si nous savons nous dégager de mille plaisirs inutiles, nous pouvons assurer le salut d'une foule de pécheurs qui courent à leur perte éternelle. Il y a même pour chacune de vous des larmes que Dieu a faites précisément dans ce but, et tous les jours on voit des hommes qui reviennent au bien parce que leur enfant, victime volontaire, a pleuré et expié.

Dans le monde, et d'après le principe de la substitution des mérites, Dieu accepte souvent que les uns paient pour les autres ; près de vous, dans la famille même, vivent des âmes, bonnes cependant, auxquelles il ne manque que la pratique religieuse. Vous serez envers elles d'un dévouement inlassable, vous accepterez en leur faveur les sacrifices qui se présenteront ; en retranchant de votre vie toute superfluité, en donnant à vos prières l'empreinte de la réparation, pour ces chers parents qui ont perdu le sentiment de leur devoir, vous obtiendrez miséricorde, et, après bien des années d'oubli, ils se réconcilieront avec l'Eglise.

Je ne puis trop le répéter, si vous vouliez être à vos foyers les servantes du bien, un vrai principe sanctificateur, quelle influence heureuse ne serait pas la vôtre ! Quelquefois peut-être, les exhortations et les conseils que le zèle vous inspirera seront mal accueillis ou pour le moment resteront sans résultat : ne vous découragez pas, et gardez toujours dans votre cœur un peu de cette flamme d'apostolat. On a vu si souvent un père, un frère enveloppés par le tourbillon du monde, retenus sur le bord de l'abîme par la douce main d'une sœur, d'une fille, et sous l'action discrète de leur prière. Si on ne réussit pas du premier coup, il faut se dire au moins : Je les convertirai à la longue. Et souvent, après avoir patiemment travaillé, à l'aube du jour, au retour d'une messe matinale pieusement écoutée, notre prière trouve sa récompense dans une conversion inattendue

et dont l'opportunité nous frappe d'admiration. Ceux que Jésus appela à sa suite n'étaient que de pauvres bateliers, ayant pour toute science celle de raccommoder leurs filets, et cependant, devenus apôtres, ils convertirent le monde. De même, pour réconcilier avec Dieu un frère, un père, il ne faut souvent qu'une bonne enfant, modèle de vertu et de patience.

* *

Si, au ciel, il y a autant de places vides que nous en voyons à l'église, hélas ! elles seront nombreuses. Aussi quel empressement ne devons-nous pas mettre à prier pour ceux qui ne prient pas, à user de tous les moyens possibles, avec autant de persévérance que de douceur, pour ramener à Dieu ceux qui en sont éloignés !

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

IX

DÉPART DE VAUCOULEURS

I

Le capitaine de Vaucouleurs était plutôt ébranlé que convaincu, mais l'opinion le pressait, les événements devenaient aigus, les espoirs de salut du royaume disparaissaient l'un après l'autre, et voilà qu'une jeune fille lui déclarait qu'elle était envoyée pour faire sacrer le Dauphin à Reims, le Dauphin, à qui il ne restait qu'un lambeau de territoire. Mais cette jeune fille était si modeste et si pleine d'assurance à la fois, dans ses yeux limpides il y avait tant de candeur, qu'à la fin il avait subi le charme qui gagnait tout le monde. Elle croyait ce qu'elle disait. Elle croyait à ses Voix, à ses Saintes, à sa mission d'En-haut. Il n'était plus hostile ; il l'admirait sans la comprendre ; en tout cas il voulait envers elle se conduire en gentilhomme, et, avant tout, assurer la sécurité pendant le voyage très risqué de Vaucouleurs à Chinon.

Jean de Metz serait le chef de la petite troupe qui l'accompagnerait. Avec lui chevaucheraient Bertrand de Poulangy et leurs deux serviteurs Julien et Jean de Hennecourt, le messager royal Colet de Vienne et l'archer Richard. Colet servirait de guide et Richard de défenseur. Ces deux derniers paraissaient pleins de mépris pour cette paysanne qui leur semblait illuminée, sinon idiote, et leur première pensée fut de l'enfermer dans la première forteresse qu'ils rencontreraient. Sans foi, sans respect ni scrupules, ils conçurent même à son endroit les projets les plus pervers. Cela, Baudricourt l'ignorait ; il avait d'ailleurs confiance entière dans Jean de Metz et Bertrand de Poulangy.

Le mercredi 23 février 1429, dans la soirée, toute cette petite troupe était rassemblée sur la place devant la maison de Henri Le Royer : Jean de Metz, grave et froid, comme un homme qui sent le poids de sa responsabilité ; Bertrand de Poulangy enjoué à son ordinaire, mais dissimulant son inquiétude. Le capitaine de Baudricourt les avait mandés quelques jours auparavant et leur avait fait jurer de « bien et sûrement » conduire la vierge de Domremy. Puis le clergé vint, représenté par Jean Colin, chapelain de la collégiale de Sainte-Marie. Les époux Le Royer étaient sur la porte, regardant partir Jeanne pour laquelle ils éprouvaient une sorte de vénération, tant elle les avait édifiés et ravis par sa simplicité, sa bonne humeur, ses habitudes travailleuses et sa piété. Durand Laxart aussi était là, le cœur bien gros, en pensant qu'il allait se séparer de sa nièce qui, depuis neuf mois, faisait partie de sa vie, et qui lui avait communiqué, à lui seul, le secret de sa mission. Sa confiance en elle n'avait fait que s'accroître, il croyait fermement qu'elle allait sauver le royaume, et son patriotisme s'exaltait lorsqu'il songeait que jamais il ne serait Anglais. Tous étaient pensifs, affligés, et dans tous les yeux il y avait des larmes. Jeanne seule était rayonnante : Dieu l'avait exaucée, elle pouvait librement obéir à son Seigneur, et ses Voix lui parlaient, douces et triomphantes.

Tous portaient l'épée et la dague, suivant la coutume de l'époque, mais rien n'indiquait qu'ils fissent partie d'un corps de guerriers. Jeanne était vêtue comme eux. Grande et forte, elle paraissait un beau jeune homme qui se disposait à entreprendre un long voyage. Elle avait un pourpoint noir attaché aux chausses, une tunique tombant jusqu'aux genoux, des brodequins et des houseaux collants, un chapeau noir sur la tête. Avec l'épée que lui avait donnée le sire de Baudricourt, et ses cheveux noirs coupés en rond, elle ressemblait à un jeune chevalier. Enfin voici Alain, le bourgeois Jacques Alain, qui lui amène d'une cour voisine son cheval tout sellé.

Toutes les classes de la société française sont réunies sur cette humble place de Vaucouleurs. « Poulangy est un noble ; Jean de Metz, anobli depuis, n'était alors qu'un homme libre et un vaillant soldat ; le prêtre Jean Colin qui confessa Jeanne à Vaucouleurs, et fut plus tard curé de Domremy, représente ici le clergé français ; Henri Le Royer, Catherine, sa femme, qui avaient reçu Jeanne d'Arc chez eux, sont de riches artisans, des petits bourgeois ; Durand Laxart est un paysan aisé ; le messager royal, Colet de Vienne, figure « un employé du gouvernement » ; la position de l'archer Richard correspondrait à peu près aujourd'hui à celle d'un sous-officier ; Julien et Jean de Hennecourt sont des soldats ; le jeune serviteur de Jean de Metz est un petit domestique de nos jours, et voilà les premiers fidèles de Jeanne, les premiers sauveurs de la patrie [1]. »

Dans toutes ces poitrines battait le cœur de la France.

Quand Jeanne aperçut sa monture conduite par Jacques Alain, elle remercia le bon bourgeois du geste, salua tous ceux qui étaient venus assister à son départ et surtout son bon oncle, qui refoulait ses pleurs, et s'élança sur son cheval avec une aisance et une grâce que tous admirèrent ; puis elle gravit avec sa petite troupe les ruelles raides et étroites qui conduisaient au château. Elle ne pouvait partir sans prendre congé de Baudricourt et sans

[1] Pimodan, *La première étape de Jeanne d'Arc*, p. 10.

recevoir les lettres de créance qui devaient être confiées à Colet de Vienne.

En passant, elle salue la chapelle de Notre-Dame où elle a tant prié et versé tant de larmes. Maintenant elle est tout à la joie, car la Sainte Vierge l'a exaucée. Elle peut enfin accomplir la volonté de Dieu. Quelles épreuves l'attendent, quelles difficultés elle rencontrera, elle ne se le demande point. Elle goûte l'allégresse du commencement du sacrifice qui est toujours bien douce. Pour le reste, elle « s'en attend » à Dieu, et s'en remet à ses Voix.

Elle pénètre au château où le capitaine se promène, anxieux, mais calme. Il l'accueille cette fois avec toute la douceur dont il est capable. Il a confiance en elle, les lettres qu'il lui remet l'attestent, mais il n'est pas démonstratif et ne veut pas l'être. A chacun il adresse un mot bref, une recommandation. Pourtant quand elle s'incline devant lui, souriante et reconnaissante, pour lui faire ses adieux, son cœur de bronze s'attendrit et sur ses rudes traits se peint une émotion aussitôt contenue. Il se dit sans doute que tout est désespéré en France, mais qui sait si le salut de la patrie ne repose pas sur cette enfant, sur cette pure vierge qu'il a méconnue ? Alors il lui crie :

— Va, va, et advienne que pourra !

Très émue elle-même, elle reprend sa monture, descend, suivie de sa petite troupe, la porte du château et passe sous la porte de France, qui existe encore. Ses Voix sont contentes : elle va en France, c'est-à-dire dans les pays de la couronne où réside le roi.

II

Il est tard déjà, le soleil descend sur les forêts de Montigny-les-Vaucouleurs, et, dans le lointain, sur les bois de Domremy et de Coussey. Elle laisse aller son coursier, car la route est longue de Vaucouleurs à St-Urbain où elle doit arriver après avoir voyagé presque toute la nuit — 43 kilomètres. — Elle ménage sa monture et sa pensée s'en va vers son bon père qui est inquiet et qui souffre, vers sa mère plus chrétienne qui prie et se soumet, vers son église natale, vers l'endroit où pour la première fois elle a vu S. Michel, le Bois-Chenu, tous les lieux où ses Voix l'ont poursuivie. Ce n'est pas une sentimentale, mais c'est « la fille au grand cœur, » elle est donc vivement angoissée et émue à ces souvenirs. Elle n'a rien de si cher au monde que ses parents, elle les aime de toute son âme, ainsi que ses frères, et elle n'a pas cru pouvoir leur dire adieu ! Elle songe aussi à son bon oncle qui revient seul à Burey-le-Petit et qui est inexprimablement tourmenté par ses pressentiments et ses craintes. Le soleil, un soleil de février, tombe, embrasant la cime des forêts et ses clartés mélancoliques ressemblent à un sourire triste qui augmente encore sa peine.

Elle avance seule, Jean de Metz et Bertrand de Poulangy sont demeurés en arrière, retardés par un ami, Geoffroy de Foug, qui les a manqués à Vaucouleurs et qui a couru pour leur serrer la main, car il sait que ce voyage est décisif. Elle ne s'est pas aperçue que Colet de Vienne et l'archer Richard se sont rapprochés d'elle. Une pensée diabolique a traversé leur esprit et ils veulent profiter de cet endroit solitaire pour lui tenir un langage impur qu'elle n'a jamais entendu. Ils s'approchent en effet avec des intentions perverses, mais leurs langues se glacent, la parole expire sur leurs lèvres, leur passion dépravée s'est éteinte soudain. Elle est comme enveloppée d'un parfum virginal si pur et si puissant qu'il écarte et repousse toute mauvaise pensée. Bientôt ses deux guides la rejoignent, elle ne sait même pas que sa vertu a couru un péril, ni qu'on avait organisé contre elle un complot.

Il est nuit maintenant. Mais Jean de Metz connaît la contrée où il a souvent guerroyé, Bertrand de Poulangy est du pays en quelque sorte, puisque Poulangy n'est qu'à trois lieues de Chaumont. Ils savent surtout qu'ils doivent éviter Echenay et Joinville : Echenay qui appartient à Jean de Dinteville qu'Henri VI qualifie dans un mandement royal de « Noble homme Monseigneur », Joinville que commande Antoine de Lorraine, comte de Vaudémont, le rival de René d'Anjou, l'aspirant à l'héritage de Lorraine, qui s'est jeté dans les bras des Anglais. Ils passent donc à Montigny, Rosières-en-Blois, Delouze et Abainville. L'ancien chemin de Delouze à Abainville s'appelle encore « chemin de Jeanne d'Arc. » Ils traversent ici une pointe du Barrois mouvant dont le roi de France est le suzerain et franchissent l'Ornain.

Jean de Metz presse le pas. Il est parfois hésitant. Jeanne le rassure :

— Ne craignez point, dit-elle, je remplirai ma mission. Mes frères du paradis me guident. Depuis quatre ou cinq ans, eux et le Dieu mon Seigneur m'ordonnent d'aller en guerre pour recouvrer le royaume de France.

Ils sont à Bonnet, Jeanne sait peut-être l'histoire admirable de S. Florentin qui y est honoré, ce fils du roi d'Ecosse, qui est venu ici s'ensevelir dans la solitude pour servir Dieu dans l'humilité en gardant des troupeaux.

Quand ils sont à Echenay, il est minuit. La route est à quatre cents mètres du château ; la sentinelle ne les entend pas, ils vont d'ailleurs avec précaution et sans bruit.

La lune décroissante éclaire les voyageurs sur la mauvaise route d'Echenay à Saint-Urbain. Ils traversent la Saulx à gué, gagnent Aingoulaincourt et évitent Sailly, dont la forteresse, qui relève du sire de Joinville, est la propriété de Jean de Vergy. Ils longent la forêt de la Saulxnoire et atteignent Poissons. Là ils sont déjà en sûreté, malgré le voisinage de Joinville, car Poissons appartient depuis le XIII^e siècle aux moines de Saint-Urbain. Enfin, après trois quarts d'heure, ils frappent à la porte de l'abbaye qui est dirigée par Arnoult d'Aulnoy, proche parent de Baudricourt dont la femme s'appelait, nous le savons, Marguerite d'Aulnoy.

C'était le jeudi matin 24 février. Jean de Metz était sans nul doute porteur d'une lettre du capitaine de Vaucouleurs ; les cavaliers furent donc bien accueillis. On les conduisit dans la maison des hôtes où ils purent réparer leurs forces, mais Jeanne dut

entendre la messe et communier, car elle avait besoin des grâces d'En-haut pour se remettre de ses émotions et fortifier son courage. Si les règlements de la vie bénédictine n'admettaient pas les femmes dans l'église abbatiale, « sinon dans le bas de l'église, » elle se rendit peut-être à l'église paroissiale [1].

Quelles actions de grâces montèrent de son cœur vers Dieu ! Comme elle voyait clairement que la Providence avait tout conduit, tout fait, se jouant des impossibilités humaines ! Elle était heureuse, et pour le reste, elle s'en remettait à « son Seigneur, » qu'elle aimait uniquement et qui avait si bien tenu sa parole.

X

DE SAINT-URBAIN A CHINON

I

Nous n'avons aucun détail touchant le voyage de Jeanne d'Arc jusqu'à Auxerre, où elle passa le dimanche 27 février. En quittant St-Urbain pour aller à Clairvaux, elle dut éviter Blaise, propriété de Baudricourt, mais qui avait été donnée par les Anglais à Jean de Vergy, « seigneur de Vignorry, » et qui ne fut rendue au capitaine de Vaucouleurs que vers 1449. Elle franchit l'Aube à Clairvaux, puis la Seine, l'Armançon, le Serain, l'Yonne, et elle était le samedi soir, 26 février, aux portes d'Auxerre, après avoir passé deux nuits à la belle étoile. Mais elle avait hâte d'arriver, et elle allait, joyeuse, n'ayant pour ses compagnons que des mots de courage et de belle humeur, parmi les intempéries, les crues des rivières, car les ponts étaient gardés, et il fallait inventer des prétextes, ou quelquefois chercher des gués introuvables. Visiblement la main de Dieu la conduisait.

Jean de Metz et Bertrand de Poulangy ont donné dans leur déposition au procès de réhabilitation de précieux renseignements. Elle leur demandait de s'arrêter pour assister à la messe. Elle disait : « Si nous pouvions entendre la messe, ce serait bien. » Elle avait besoin de voir le divin Maître caché dans l'Hostie. Mais comme ses guides lui répondaient qu'il fallait passer rapidement de peur d'être reconnu, elle se résignait : « Ce n'est que deux fois que nous pûmes accéder à ses désirs, déclare Jean de Metz. J'avais la plus grande foi à ses paroles. Sa conversation, son amour de Dieu m'enflammaient à mon tour du même amour. Je crois qu'elle était envoyée de Dieu, car elle ne jurait jamais, se plaisait beaucoup aux messes, et, en guise de serment, se signait du signe de la croix. Tant que j'ai été en sa compagnie, je l'ai trouvée vertueuse, simple, dévote, bonne chrétienne, très douce et craignant Dieu. »

Elle aimait à faire l'aumône et Jean de Metz lui donnait quelques pièces d'argent qu'elle distribuait avec bonheur « pour l'amour de Dieu. »

« Chaque nuit, durant le voyage, Bertrand, moi et la Pucelle, nous couchions côte à côte, la Pucelle à mes côtés, mais ses vêtements de dessus et de dessous étaient étroitement fermés. Je me sentais un tel respect pour elle que jamais je n'eusse osé lui faire une proposition peu séante, et j'affirme sur la foi de mon serment que je n'eus jamais mauvais désir à son endroit ni ne sentis mouvement sensuel. » (Ayroles, II, 233).

Bertrand de Poulangy rend le même témoignage. « La vertu qu'il voyait en elle » faisait disparaître toute mauvaise pensée comme le soleil dissipe la brume du matin.

Comment auraient-ils rien redouté, conduits par cette vierge, pieuse et pure comme l'ange Raphaël qui servait de guide à Tobie, quand elle leur disait qu'elle marchait par ordre divin et que « ses frères du Paradis l'avertissaient » de tout danger, lui suggéraient ce qu'elle devait dire et faire, quand ils la voyaient se confesser ou assister à la messe dans l'attitude pénétrée d'une sainte de Dieu ?

Elle entendit donc la messe à la cathédrale Saint-Etienne d'Auxerre, parmi la foule des fidèles, et personne ne se douta qu'il y avait là celle qui était chargée par le Sauveur « d'aller à la guerre et de recouvrer le royaume de France. » Beaucoup d'âmes priaient avec angoisse et ferveur pour que le Dauphin Charles remontât sur le trône de ses aïeux et reconquît tous leurs Etats, mais elles priaient en silence, cachant leurs vœux intimes et presque sans espoir, car il eût fallu un miracle, et personne ne pensait que Dieu ferait un miracle pour sauver le royaume de Charlemagne et de S. Louis.

Sa prière achevée, prière pour la France, pour le gentil Dauphin qui est à Chinon, prière de désir ardent et d'action de grâces, elle remonte à cheval, elle brûle les étapes, impatiente, tant qu'elle sera en pays ennemi, mais pleine de confiance toujours car ses Voix lui parlent, la félicitent et lui sourient. Elle se hâte toutefois pour être enfin en terre française, afin de se sentir sous l'autorité plus directe du Dauphin. Aussi quel soupir de joie quand elle descend à Gien où elle traverse la Loire !

Maintenant elle ne se presse plus, et elle n'impose plus silence à ses compagnons au sujet de sa mission. Ils parlent, et Dunois nous apprend qu'à Orléans qu'il défendait contre les Anglais, il a su qu'une vierge a passé à Gien, qu'elle vient au secours de la ville assiégée, et qu'elle se propose de faire recevoir au Dauphin l'onction royale à Reims. (Ayroles, IV, 179).

La neuvième étape est à Mennetou-sur-Cher où elle traverse le Cher, la dixième à Loches où elle franchit l'Indre, et, le samedi 5 mars, elle est à Sainte-Catherine de Fierbois. Elle s'arrête dans la petite ville qui garde la relique de sa chère sainte Catherine. Elle prie devant la statue qui est encore conservée à l'église, le visage épanoui, la main droite appuyée sur une épée ; et nul doute qu'elle n'ait reçu à ses pieds d'intimes consolations et de douces faveurs surnaturelles. N'est-ce pas sous son inspiration qu'elle adressa au Dauphin cette supplique, qu'elle dicta peut-être à Colet de Vienne :

« J'ai fait au moins cent cinquante lieues pour venir jusqu'à vous. Je viens à votre secours et je sais à votre sujet bien des choses excellentes. Comme

[1] Voir *La première étape de Jeanne d'Arc*, par le marquis de Pimodan.